

1786. L U I - M Ê M E, ³⁵⁹⁸²³
OPÉRA-COMIQUE,
EN UN ACTE,

Paroles du citoyen FRANCIS,

Musique du citoyen Alexandre PICCINI, fils.

*Représentée, pour la première fois, au théâtre
de Montansier-Variétés, le 15 prairial, an 10.*

A P A R I S,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière
le Théâtre Français de la République, n°. 51.

A N X. (1802.)

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ELVIRE, jeune veuve.

Mme Mengozzi.

BELVAL, amant d'Elvire.

Aubertin.

FLORINVILLE, prétendu d'Elvire.

Frédéric.

FRONTIN, valet de Florinville.

Bosquier-Gavaudan.

LISETTE, suivante d'Elvire.

Mme Caroline.

La scène est à Paris.

L U I - M Ê M E.

*Le théâtre représente un salon de la maison
d'Elvire.*

SCENE PREMIERE.

ELVIRE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, madame; la lettre à mon adresse, qui est tombée dans vos mains, est bien de M. de Florinville.

ELVIRE.

Comment, Lisette?... je ne reviens pas de mon étonnement.

LISETTE.

Quelle sera donc votre surprise, quand vous saurez que M. de Florinville me voit, me parle tous les jours, sans se douter que je suis la personne qu'il idolâtre, et à laquelle il vous sacrifie?

ELVIRE.

Explique-toi donc.

LISETTE.

Grace à quelques billets doux anonymes que je lui ai fait adroitement parvenir, il est persuadé qu'une jeune femme, qui a des raisons de cacher son nom, est amoureuse de lui. Sa vanité se prête souvent à des idées plus chimeriques. Une conquête n'a rien qui le surprenne; mais la sensibilité que j'ai montrée dans mes lettres; l'air mystérieux et romanesque dont j'ai enveloppé toute ma correspondance, l'opiniâtreté que j'ai mise à ne me point découvrir, lui ont inspiré l'amour le plus violent; vous avez pu en juger par son billet.

ELVIRE.

Et quel est donc ton projet?

L U I - M Ê M E ,

L I S E T T E .

De vous désabuser sur le compte de M. de Florinville ,
et de vous faire voir combien il est peu digne de vous.

E L V I R E .

Ah ! ce soin est inutile. J'ai connu trop tard la fausseté de
ses sentimens à mon égard. Une promesse de mariage me force
aujourd'hui de l'épouser , ou de renoncer à ma fortune. Ah !
Lisette, quelle femme n'aurait pas été séduite par l'éloge que
l'on en faisait par-tout ?

R O M A N C E .

J'entendais, tous les jours, vanter
Son goût, son esprit et sa grace ,
Et je n'osais pas me flatër
D'avoir, dans son cœur, une place.
Vingt femmes lui faisait la cour ;
Comment les voir sans jalousie ?
L'amour-propre à sa frenésie ,
Et souvent il tient lieu d'amour.

Il me fit l'offre de son cœur ,
Et mit tous ses soins à me plaire ,
Un moment je crus au bonheur,
L'illusion ne dura guère.
Je vis s'accroître, chaque jour ,
Sa froideur, son indifférence.
Le trait qu'à l'amour-propre on lance,
Epouvante et chasse l'amour.

L I S E T T E .

Je vous avoue, madame, que ce choix m'a souvent éton-
née. Veuve, riche, indépendante, peut-on aussi légèrement
sacrifier sa fortune, sa liberté et son bonheur ? Ah ! je con-
nais quelqu'un plus digne de semblables procédés, et que vous
auriez dû préférer.

E L V I R E .

Tu vas me parler de Belval... mon cœur l'avait nommé
long-tems avant l'autre..

L I S E T T E .

Mais sa timidité...

E L V I R E .

Conviens qu'elle est bien préférable aux airs avantageux
de M. de Florinville.

OPÉRA.

L I S E T T E.

Non, non, sa modestie auprès des femmes a souvent quelque chose de désagréable. Rarement il en aborde une sans trembler, et il n'ouvre la bouche, qu'après avoir fait vingt salutations.

E L V I R E.

Au moins, jamais il ne se permet de censurer personne.

L I S E T T E.

Tant pis. La médisance est un des meilleurs moyens de réussir dans les cercles d'aujourd'hui.

E L V I R E.

Ah! Lisette! que je maudis le jour où je signai ce malheureux dédit!

L I S E T T E.

Si madame veut me donner carte-blanche, je ne doute pas que je ne puisse parvenir à le soustraire à M. de Florinville.

E L V I R E.

Comment, Lisette, tu aurais un moyen...

L I S E T T E.

J'entends du monde. Je vous ferai part de mon projet dans un autre moment. (*Elle regarde à la porte.*) C'est M. Belval.

E L V I R E.

Je te laisse avec lui, tâche de le guérir de sa timidité.

L I S E T T E.

Ce sera difficile. (*Elvire sort.*)

S C E N E I I.

B E L V A L, L I S E T T E.

BELVAL, *entrant sur la pointe du pied, et à voix basse.*

Te voilà seule, Lisette? Ta maîtresse est-elle visible?

L I S E T T E.

Mais, mon Dieu! entrez tout-à-fait, et parlez tout haut; pourquoi tant de mystère? il n'y a ni tuteur, ni mari.

B E L V A L.

L'heure est peut-être indue?

L I S E T T E .

Ah ! pour un amant que de scrupule ? se douterait-on , à votre embarras , que vous venez ici faire votre cour à une jolie veuve , dont vous êtes aimé ?

B E L V A L .

Cependant , Florinville...

L I S E T T E .

Sera éconduit.

B E L V A L .

Mais le dédit que ta maîtresse lui a signé ?...

L I S E T T E .

Il faut le lui enlever.

B E L V A L .

Comment ?... Je vois tant de difficultés à ce projet.

L I S E T T E .

Serait-ce donc le premier fat que l'on aurait attrapé ?

B E L V A L .

Il est vrai que sa vanité et son étourderie me donnent de puissantes armes contre lui.

L I S E T T E .

Ajoutez à cela la prévention de madame en votre faveur , et ma protection.

B E L V A L .

Mais , quel moyen ?... Le plus sûr serait de le rendre inconstant.

L I S E T T E .

Vraiment , c'est bien plus facile que de l'empêcher de l'être.

B E L V A L .

Oui , mais où trouver une personne qu'il puisse préférer à Elvire ?

L I S E T T E .

Bel embarras ! J'en connais une qu'il préfère à l'univers entier.

B E L V A L .

Et tu espères retirer de ses mains le dédit que ta maîtresse lui a signé !

L I S E T T E .

Soyez tranquille ; tout ce que je vous demande , c'est de

vous défaire de cet air froid et embarrassé, qui fait quelquefois douter de votre amour.

B E L V A L.

Je ne suis pas maître de ma timidité auprès des femmes.

L I S E T T E.

Votre réserve les fatigue.

B E L V A L.

Faut-il donc être effronté ?

L I S E T T E.

Ma foi, nous préférons souvent les agaceries d'un jeune étourdi, aux fades complimens d'un amant à la glace.

B E L V A L.

Eh bien ! je te réponds qu'à l'avenir, personne n'aura à se plaindre de ma timidité.

D U O.

B E L V A L.

Oni, je veux être plus hardi,
Je parlerai de ma tendresse
Avec chaleur, avec ivresse.

L I S E T T E.

Monsieur, c'est le meilleur parti,
Montrez vous près de ma maîtresse
Sans timidité, sans faiblesse.

B E L V A L.

Donne-moi tes avis.

L I S E T T E.

Seront-ils bien suivis ?

B E L V A L.

Par toi je me laisse conduire.

L I S E T T E.

Quand vous voudrez séduire
Une jeune beauté,
Montrez de la gaité ;
Si vous la voyez rire,
Près d'une prude, il faut
Faire un peu le dévot,
Et de chacun médire.
D'une rêveuse aussi
Partagez le souci :
Flattez la femme vaine,
Et pressez l'inhumaine.
Querelle-t-on ?... cédez :

Si vous jouez , perdez :
 Pleurez , 'si-l'on soupire :
 Vantez ce qu'on admire :
 Blâmez ce qui déplaît ,
 Voilà tout le secret
 Pour séduire .

B E L V A L .

Tes avis
 Seront bien suivis .

L I S E T T E .

Mes avis
 Seront bien suivis ?

B E L V A L .

Je cours trouver l'aimable Elvire,
 Et vais parler de mon amour,
 Sans timidité , sans détour .

L I S E T T E .

Fort bien ! c'est ainsi que , pour plaire ,
 Il faut faire
 Sa cour .

S C E N E I I I .

L I S E T T E , *seule* .

Ce pauvre Belval , j'aurai , je crois , bien de la peine à lui persuader qu'auprès de nous les plus entreprenans sont les plus heureux . Le cher M. de Florinville sait cela mieux que personne , et son effronterie lui a valu plus d'une bonne fortune . Puissé-je venger aujourd'hui toutes les femmes qui ont été ses dupes ! (*tirant un médaillon de sa poche* .) J'espère que ce portrait , dont il fit autrefois hommage à ma maîtresse , m'en fournira le moyen . (*examinant le portrait* .) Voyons si le peintre a suivi mes intentions... Très-bien!... Cette coëffure à la grecque , sans le rendre méconnaissable , déguise suffisamment ses traits : d'ailleurs , son esprit est tellement préparé par mes billets doux anonymes , que je ne puis douter de la réussite de mon projet . Sa vanité l'aveuglera , et , loin de se reconnaître , il prendra ce présent pour le gage de l'amour de sa nouvelle conquête . Il ne s'agit plus maintenant que de gagner Frontin , pour qu'il fasse parvenir ce portrait à son maître .

S C E N E I V.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N , *avec affectation.*

Bonjour à la séduisante Lisette.

L I S E T T E , *de même.*

Bonjour au sémillant Frontin.

F R O N T I N .

Tu vois avec quelle exactitude je m'empresse de te rendre mes devoirs. Je fais tous les jours des progrès dans l'art de la galanterie.

L I S E T T E .

Tu es en bonne école.

F R O N T I N .

Je le crois : je sers le plus joli garçon de Paris.

L I S E T T E .

Dis donc le premier fat.

F R O N T I N .

On le trouve aimable.

L I S E T T E .

~~être... sonier ses manières.~~

~~Est-il donc si difficile d'avoir les~~

F R O N T I N .

Qu'appelles-tu, défauts ? le talent de plaire ? ... Ah ! friponne ! commence donc par te corriger. ... Charmant ! charmant ! mon maître, en vérité, me l'envierait.

L I S E T T E .

Trêve de fadeurs.

F R O N T I N .

Je me tais.

L I S T T E .

J'ai besoin de toi.

F R O N T I N .

Lisette peut commander.

B

L I S E T T E .

Voici bientôt l'époque fixée pour le mariage de nos maîtres.

F R O N T I N .

Je t'entends : ta maîtresse est pressée , et il faut hâter le moment fortuné ?...

L I S E T T E .

Point du tout.

F R O N T I N .

Comment ?

L I S E T T E .

Il s'agit...

F R O N T I N .

Il s'agit ?...

L I S E T T E .

D'empêcher cette union.

F R O N T I N .

Tu plaisantes , sans doute ?... un mariage qui m'a donné tant de peine à arranger ?...

L I S E T T E .

Il me déplaît.

F R O N T I N .

Nous la promesse de la veuve.

L I S E T T E .

Vous la rendrez.

F R O N T I N .

Nous l'avons obtenue de bonne grace , et nous la garderons.

L I S E T T E .

Mais vous avez cessé de la mériter. Ton maître semble avoir oublié toutes les protestations par lesquelles il avait séduit ma maîtresse : aussi éprouve-t-elle maintenant un repentir bien cruel.

F R O N T I N .

Bah ! du repentir !... les femmes placent toujours merveilleusement ce mot-là.

L I S E T T E .

Encore des impertinences ?

O P É R A.

11

FRONTIN.

Tes reproches sont injustes et déplacés. Eh quoi ! tu veux nous faire un crime d'être aimables, et d'être recherchés par les plus jolies femmes de Paris ? La table de mon maître est, tous les jours, couverte de billets doux.

L I S E T T E.

Et, depuis quelque tems, il en a sûrement reçu qui ont dû flatter son amour-propre et l'inquiéter.

FRONTIN.

Comment ! mais tu es au fait !

L I S E T T E.

Plus que tu ne crois. Ecoute, je n'ai que deux mots à te dire.

FRONTIN.

Parle vite.

L I S E T T E.

Si ton maître épouse madame, nous rompons.

FRONTIN.

Eh bien, je resterai garçon.

L I S E T T E.

Si nous rompons, je tâcherai de trouver un homme plus digne de moi.

FRONTIN.

Je lui laisserai le champ libre. Oh ! tu auras de la peine à me remplacer.

L I S E T T E.

Si je trouve cet homme, je tâcherai de le faire placer dans la maison.

FRONTIN.

A merveille !

L I S E T T E.

Et, pour mieux réussir, je te ferai chasser.

FRONTIN.

Chasser ! que dis-tu là ? Arrête, nous ne rompons pas. Je ne redoute rien plus que de perdre ma Lisette, (*à part.*) et d'être sur le pavé. (*haut.*) M. de Florinville ; allons ; je me vois forcé de vous chercher un autre parti.

L I S E T T E.

Qu'on dise, après cela, que la destinée des valets n'influe point sur celle des maîtres.

L U I - M Ê M E ,

F R O N T I N .

Ah ça , tu me communiqueras ton projet ; car je redoute
 toujours quelque tour de ta part.

L I S E T T E ,

Comment ! tu me crains ?

D U O .

Que ne puis-je à monsieur Frontin,
 Inspirer de la confiance !

F R O N T I N .

Oui , je crains ce minois lutin,
 Je te le dis en conscience.

L I S E T T E .

Pour ton maître , aujourd'hui,
 J'offrirais un parti.

F R O N T I N .

Est-il bien assorti ?

L I S E T T E .

Oui , très-bien assorti.

F R O N T I N .

Les qualités ?

L I S E T T E .

Semblent aimables.

F R O N T I N .

Et les goûts ?

L I S E T T E .

Sont très-estimables.

Tiens : voici son portrait.

(elle donne le portrait)

F R O N T I N .

C'est mon maître lui-même.

L I S E T T E .

Oui , lui-même , en effet.

F R O N T I N .

Mais quel peut être ton projet ?

Il ne peut s'épouser lui-même.

L I S E T T E .

Qu'importe pour mon stratagème ?

Je te répons que , pour lui-même ,

Ses sentimens

Seront constans.

F R O N T I N .

Oh ! je crois bien que pour lui-même ,

Ses sentimens

Seront constans.

L I S E T T E.

Il faut avec finesse,
Retirer le dédit
Que signa ma maîtresse.

F R O N T I N , *avec emphase.*

Douterais-tu de mon esprit ?
Douterais-tu de mon adresse ?
Viens-tu me faire ma leçon ?

L I S E T T E , *humblement.*

Non , non , en aucune façon ;
Je connais trop bien ton adresse ,
Ta sagacité , ton esprit.
Oui , je compte sur le dédit.

F R O N T I N .

Ne doute plus de mon adresse ;
Ne doute plus de mon esprit ;
Tu peux compter sur le dédit.

S C E N E V.

L I S E T T E , *seule.*

Bon ! nos affaires sont en bon train. Frontin m'aime , il est adroit , et je crois pouvoir m'en rapporter à lui.

S C E N E V I.

L I S E T T E , B E L V A L .

B E L V A L .

Lisette ?

L I S E T T E .

Eh bien , monsieur ? Je viens de parler au valet de votre rival , je lui ai remis...

B E L V A L .

Je viens de voir ton aimable maîtresse ; je lui ai parlé de mon amour et...

L I S E T T E .

Fort bien ! vous avez profité de mes leçons... Mais , écoutez-moi , de grace... J'ai gagné Frontin , qui m'a promis...

B E L V A L .

L'aveu de ma tendresse n'a pas déplu , et j'ai obtenu...

L I S E T T E .

Bon , je sais que vous êtes aimé... Mais cet engagement.

B E L V A L .

Elle m'a dit que c'était le seul obstacle...

L I S E T T E .

Nous le surmonterons.

B E L V A L .

Tu crois pouvoir ?...

L I S E T T E .

Chut ! j'entend quelqu'un... C'est M. de Florinville... De la discrétion.

S C E N E V I I .

L E S P R É C É D E N S , F L O R I N V I L L E .

F L O R I N V I L L E .

Eh ! bonjour, mon cher : par quel hasard ici ? marcheriez-vous sur mes brisées ? j'en serais charmé, ma parole d'honneur ; j'aimerais à vous avoir pour rival.

B E L V A L .

Monsieur, vous plaisantez sans doute ?

F L O R I N V I L L E .

Non, non, je vous assure. Je vous vois ici avec plaisir... Et toi, Lisette, dis-moi donc comment se porte ton aimable maîtresse.

L I S E T T E .

Monsieur, elle est...

F L O R I N V I L L E .

Comment me trouves-tu aujourd'hui ? j'ai passé une partie de la nuit au jeu, et le reste au bal : j'ai à peine trouvé le tems de prendre deux heures de sommeil dans la matinée. Je dois avoir le teint pâle, les yeux battus...

L I S E T T E , *souriant*.

Monsieur, je vous assure que cela ne vous messied pas du tout. La langueur de vos regards, la pâleur de votre visage, l'abattement de toute votre personne, vous donnent un air très-intéressant, et je vous trouve...

F L O R I N V I L L E .

Bon, bon ; je te dispense de m'en dire davantage. Je sais ce qui te fait parler ainsi : tu me regardes, depuis long-tems,

avec des yeux... Tiens, friponne, viens chercher un baiser et cette bague.

L I S E T T E, *d part.*

Ne me croit-il pas amoureuse de lui ? prenons toujours la bague.

F L O R I N V I L L E.

Lorsqu'on fait sa cour quelque part, mon cher Belval, il ne faut jamais oublier de s'assurer de la soubrette par quelques petits cadeaux. Viens donc, Lisette.

L I S E T T E.

Monsieur... (*il l'embrasse et lui donne la bague.*)

B E L V A L, *bas à Lisette.*

Accepte aussi cet anneau.

L I S E T T E, *bas à Belval.*

Je n'en veux point. (*haut*) Il est encore plus adroit de faire faire les frais à son rival.

F L O R I N V I L L E.

Que veux-tu, ma chère, je ne puis pas en avoir : ils furent ~~à moi~~ et en rencontrer un seul.

B E L V A L.

Le sort me traite bien différemment, monsieur ; j'en rencontre tous les jours qui m'offusquent, et que je verrais s'éloigner avec plaisir : leur vue me fatigue, leur fatuité me révolte, et leur conversation me devient à tel point désagréable...

L I S E T T E, *bas à Belval.*

Monsieur, contenez-vous donc.

F L O R I N V I L L E.

Mon cher, c'est que vous ne savez pas vous y prendre.

L I S E T T E.

Ah ! du tout. Monsieur a, je vous assure, grand besoin de vos leçons.

F L O R I N V I L L E.

Il n'y a qu'une manière de se conduire. Lorsqu'on rencontre, par hasard, sur son chemin, un de ces jeunes écervelés, infatués de leur mérite, on lui fait entendre adroitement qu'il déplaît, et...

B E L V A E .

Je le lui dis en face , et c'est inutilement.

F L O R I N V I L L E .

Il est donc aimé ?

B E L V A L .

Non , point du tout.

F L O R I N V I L L E .

Alors , il faut prendre le parti de le faire éconduire par sa propre maîtresse.

L I S E T T E .

C'est ce que je lui conseille tous les jours.

F L O R I N V I L L E .

Tenez , mon cher , éloigner un rival , est la moindre des choses ; mais voici comment il faut maintenant , à Paris , préparer et conduire une intrigue.

R O N D E A U .

Dans ce séjour ,
Les intrigues d'amour
Doivent se mener un peu vite.

Tous les garçons.

Retenez bien mes leçons.

B E L V A L .

J'écoute bien vos leçons.

L I S E T T E .

Profitez de ses leçons.

F L O R I N V I L L E .

Dans un bal , une jeune dame
Vous plaît par son air agaçant :
C'est en dansant ,
C'est en walsant
Qu'il faut déclarer votre flamme.

Avec mystère ,

Loin des jaloux ,

On demande un doux

Rendez vous ,

Et c'est alors qu'il faut brusquer l'affai

Dans ce séjour , etc.

Au rendez-vous , sur-tout , il faut
Une conduite très-hardie ;

Et, sur-tout, point de modestie,
Car, c'est alors un grand défaut.

On caresse,
Et l'on presse
L'objet de son ivresse.
Plus il se défend,
Plus on entreprend ;
Et, s'il se met en courroux,
On se jette à ses genoux ;
On gémit,
On soupire,
On frémit,
On désire,
On, etc.

(*Frontin paraît.*)

Dans ce séjour,
Les intrigues d'amour, etc.

FLORINVILLE.

Retenez bien mes leçons.

LISETTE.

Profitez de ses leçons.

BELVAL.

J'écoute bien vos leçons.

(*Belval et Lisette sortent.*)

SCENE VII.

FLORINVILLE, FRONTIN.

FRONTIN, *bas à Florinville.*

Monsieur ?...

FLORINVILLE.

Eh bien, que me veux-tu ?

FRONTIN, *de même.*

Je viens pour... (*fausse sortie.*)

FLORINVILLE.

Où vas-tu donc ?

FRONTIN,

Je vais voir si personne ne nous écoute.

FLORINVILLE.

Que de mystère !

C

L U I M È M E ,

FRONTIN.

La confiance que je viens vous faire en exige.

FLORINVILLE.

J'entends : tu vas me parler de ma nouvelle conquête.

FRONTIN.

Comme vous devinez !

FLORINVILLE.

Et tu dis donc que cette aimable personne ?...

FRONTIN.

Me députe vers vous, pour . . . je crains toujours que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

FLORINVILLE.

Acheveras-tu, coquin ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je n'en sais rien : j'éprouve tant de répugnance à me mêler de ces sortes d'intrigues, que...

FLORINVILLE.

Parle; sinon...

FRONTIN.

Elle m'envoie vous demander...

FLORINVILLE.

Un rendez-vous ? aujourd'hui ! comment faire ? tous mes momens sont pris.

FRONTIN.

Monsieur, pas si haut, pas si haut, de grace.

FLORINVILLE.

Quelle discrétion ! encore, si c'était un créancier, je te pardonnerais ; mais une maîtresse !...

FRONTIN.

Je ne vois pas pourquoi monsieur veut établir une différence entre eux, puisqu'il les trompe également.

FLORINVILLE.

Tu écriras ta belle solliciteuse sur la liste de demain.

FRONTIN.

Monsieur, elle ne sollicite rien, et elle est, je vous assure, bien loin de ressembler à celles que vous soumettez jusqu'à ce jour.

FLORINVILLE.

En vérité, tout ce que j'entends, pique ma curiosité jusqu'au dernier point. As-tu pris quelques informations ? sais-tu de quel pays est un phénomène si surprenant ?

FRONTIN.

Du vôtre.

FROMINVILLE.

Ah ! diable !... son âge ?

FRONTIN.

Le vôtre.

FROMINVILLE.

Son genre d'esprit ?

FRONTIN.

Le vôtre.

FLORINVILLE.

De mieux en mieux ! et sa fortune ?

FRONTIN.

La vôtre.

FLORINVILLE.

Tant pis ! tant pis ! voilà un trait de ressemblance qui ne me plait pas du tout.

FRONTIN.

Oui, mais elle a, comme vous, un vieil oncle...

FLORINVILLE.

Immensément riche ?

FRONTIN.

Comme le vôtre.

FLORINVILLE.

Et qui mourra bientôt ?

FRONTIN.

En même tems que le vôtre.

FLORINVILLE.

Monsieur Frontin s'amuse... La vérité ?

FRONTIN.

Je la brode, comme tant d'autres ; mais le fond de mon récit est vrai.

FLORINVILLE.

Dis-moi donc son nom, et hâte-toi de me faire faire sa connoissance.

FRONTIN.

Son nom ? vous le savez. Vous la faire connaître ? mais

vous la voyez tous les jours, et il n'est point de personne que vous regardiez avec plus de complaisance.

F L O R I N V I L L E .

Mais où l'ai-je vue ?

F R O N T I N .

Par-tout... ici.

F L O R I N V I L L E .

Chez Elvire !

F R O N T I N .

Chez Elvire.

F L O R I N V I L L E .

Elle est jolie ?

F R O N T I N .

Elle a presque vos traits.

F L O R I N V I L L E .

Qu'elle doit être intéressante !... Et elle m'aime ?

F R O N T I N .

A la folie. Votre ressemblance la fait extravaguer ; elle ne sait parler d'autre chose que de vous. Enfin, que dire de plus ? elle vous voit avec vos yeux.

F L O R I N V I L L E .

Si cette conformité singulière de physionomie et de goûts existe à ce point, le ciel fit cette charmante personne exprès pour moi.

F R O N T I N .

Moi, qui me vante de lire dans les astres, je vous prédis que vous serez inséparables.

F L O R I N V I L L E .

Ses lettres m'avaient déjà inspiré le plus vif desir de la connaître : on n'eut jamais un style à la fois plus tendre et plus passionné ! je brûle de la voir : conduis-moi chez elle.

F R O N T I N .

Cela m'est impossible.

F L O R I N V I L L E .

Comment ?

F R O N T I N .

Tout ce que je puis faire, c'est de vous remettre...

F L O R I N V I L L E .

Encore des lettres anonymes !... ah ! garde-les.

Z P É R A.

F R O N T I N.

Quelque chose de mieux... son portrait.

F L O R I N V I L L E.

Son portrait ? donne. (*Frontin donne le portrait.*)

D U O.

F L O R I N V I L L E.

Ah ! que d'attraits !
Quels charmans traits !
Qu'elle est jolie !

F R O N T A N.

Dés ses appas
Parlez plus bas ,
Je vous supplie.

Ne vous ressemble-t-elle pas ?

F L O R I N V I L L E.

Un peu ; sans doute, elle est jolie ;
C'est bien ma physionomie :
Mais, sans vanité, je suis mieux ,
Ne trouves-tu pas dans mes yeux ,
Quelque chose de plus aimable ?
Mon sourire est plus gracieux ,
Ma figure est plus agréable.
Dis-moi donc : ne suis-je pas mieux ?

F R O N T I N.

Vous êtes cent fois plus aimable.
Ecoutez ; je vais, en deux mots,
Vous détailler tous ses défauts.
Elle ne s'occupe que d'elle ;
C'est un petit maître femelle,
Coquette au suprême degré ;
Elle est, de plus, capricieuse,
Orgueilleuse,
Dédaigneuse,
Querelleuse,
Rancuneuse.

F L O R I N V I L L E.

Tais-toi... je la trouve à mon gré.

F R O N T I N, *à part.*

Frontin en était assuré.

(*haut.*) Ah ! quelle folie !

F L O R I N V I L L E.

Elle me plaît..

LUI-MÊME,

FRONTIN.

Renvoyez plutôt ce portrait,
Je vous en prie.

FLORINVILLE.

Non. Va lui peindre mon amour;
Exprime-lui combien je l'aime.

FRONTIN.

J'y vais. (*à part.*) Ah! morbleu le bon tour!
Il est amoureux de lui-même.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Eh bien ?

FRONTIN.

Le portrait est remis.

LISETTE, *lui remettant un paquet.*

Tiens, voici d'autres instructions à suivre.

FRONTIN.

Donne.

(*il sort.*)

SCENE X.

FLORINVILLE, LISETTE.

FLORINVILLE, *sans voir Lisette.*

O! caprice! ô folie! je suis au moment d'épouser une jeune
veuve, riche, aimable, et le destin veut que j'aime une au-
tre femme!

LISETTE, *à part.*C'est un destin qui m'obéit. (*haut, riant.*) ah! ah! ah!FLORINVILLE, *à part.*

M'aurait-elle entendu ?

LISETTE.

Monsieur, je vous trouve à propos pour vous conter l'a-
venture la plus plaisante...

FLORINVILLE.

Parlé donc.

LISETTE.

Une femme-de-chambre de mes amies vient de me dire que

sa maîtresse était folle de monsieur, et qu'elle lui avait envoyé son portrait, me demandant si je le connaissais.

F L O R I N V I L L E.

Et tu t'es sans doute bien gardée de lui dire qui j'étais ?

L I S E T T E.

J'ai d'abord beaucoup ri aux dépens de la personne qui prétendait vous séduire ainsi.

F L O R I N V I L L E.

Au moins, tu n'as pas parlé de ma liaison avec ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Je lui ai seulement dit quelques mots de l'engagement, l'assurant que votre mariage devait se faire sous peu de jours.

F L O R I N V I L L E.

Maudite langue ! qui te presse donc ainsi d'aller parler à tout le monde de mes affaires ?

L I S E T T E.

Aurais-je commis une indiscretion ?

F L O R I N V I L L E.

Sans doute.

L I S E T T E.

Votre mariage avec ma maîtresse n'est-il pas certain ?

F L O R I N V I L L E.

Oui, mais. . . .

L I S E T T E.

Mais !... que signifie tout ce que j'entends ? Je vois clair... ma maîtresse est votre dupe ; je vais la prévenir...

F L O R I N V I L L E.

Lisette, ma chère Lisette, tu es trop bonne pour me perdre ainsi dans son esprit.

L I S E T T E.

Je prends trop d'intérêt à son bonheur, pour ne pas l'instruire de tout ; et, d'ailleurs, je ne vois rien qui puisse me retenir.

F L O R I N V I L L E, *tirant une bourse.*

Ah ! j'entends.

L I S E T T E.

Je ne vois rien qui puisse m'empêcher de lui tout révéler.

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, ELVIRE, *dans le fond.*

FLORINVILLE, *offrant la bourse.*

Si Lisette voulait bien lever les yeux, et me promettre de la discrétion...

L I S E T T E , *va pour prendre la bourse.*

Ah ! je vois cependant... un motif qui pourrait me déterminer...

E L V I R E , *repoussant la bourse.*

Comment, mademoiselle ?... il me semble être arrivée fort à propos, pour vous empêcher d'accepter.

(*Florinville fait signe à Lisette de prendre la bourse derrière Elvire.*)

L I S E T T E .

Je suis surprise, madame, que vous me traitiez de la sorte, et que vous me supposez capable...

E L V I R E .

Cependant, votre main...

L I S E T T E , *prenant la bourse par derrière.*

Se levait, pour repousser les offres de monsieur.

E L V I R E .

C'est bon... Laissez-nous.

L I S E T T E , *bas à Elvire.*

Tout est bien préparé... Allons, parlez lui avec assurance.

E L V I R E .

Lisette, je tremble.

L I S E T T E .

Du courage.

(*Elle sort.*)

S C E N E X I I.

E L V I R E , F L O R I N V I L L E .

E L V I R E .

Qu'avez vous donc ? vous paraissez troublé ?

F L O R I N V I L L E .

Point du tout, madame. Mais, vous-même, vous avez l'air un peu ému ?

E L V I R E.

Monsieur, vous me connaissez bien mal, si vous me croyez jalouse d'éclaircir les motifs qui pourraient vous engager à acheter le silence de ma suivante.

F L O R I N V I L L E.

Madame, vous avez une bien fausse idée de moi, si vous me croyez capable de la plus légère dissimulation.

E L V I R E.

Laissons cela.

F L O R I N V I L L E.

Très-volontiers.

E L V I R E.

Vous n'êtes cependant point assez discret, et, tous les jours, j'entends parler de vos honnes fortunes.

F L O R I N V I L L E.

Vous croyez plaisanter... Mais on dit souvent la vérité en riant.

E L V I R E.

Au reste, je ne m'en fâche point.

F L O R I N V I L L E.

Vous auriez tort, après tout; car je vous adore, en vérité.

E L V I R E.

En vous choisissant pour époux, j'ai dû m'attendre à me voir chaque jour disputer votre cœur.

F L O R I N V I L L E.

Vos charmes seuls ont dû vous rassurer : ma constance est à toute épreuve.

E L V I R E.

Cependant, ce matin même, on m'a dit que vous veniez encore de faire une nouvelle conquête.

F L O R I N V I L L E, *à part.*

Lisette aurait-elle jasé? (*haut.*) Ah! ah! je sais de quoi vous voulez parler; c'est une plaisanterie.

E L V I R E.

On m'a nommé la personne : elle fut de mes amis.

F L O R I N V I L L E.

Comment! vous la connaissez?

E L V I R E.

Je fus autrefois liée avec elle... mais on m'a assuré que vous étiez loin de la regarder avec indifférence.

D

LUI-MÊME,
FLORINVILLE.

J'ai pour elle les égards que l'on doit à son sexe.

ELVIRE.

Mais vous ne l'aimez point ?

FLORINVILLE.

Peut-on aimer deux personnes à la fois ? le cœur se partage-t-il ?... et mon amour ne vous est-il pas connu ?

TRIO.

Douteriez-vous de ma constance ?

Vous aimer est mon seul plaisir ;

Etre à vous , ma seule espérance ,

Et vous plaire , mon seul desir.

(A part.) Ah ! vraiment , je sais bien mentir.

ELVIRE, à part.

Ah ! vraiment , il sait bien mentir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, une lettre.

ELVIRE, FLORINVILLE.

Une lettre ?

ELVIRE.

Frontin, veuillez me la remettre.

FRONTIN.

Mais, madame, elle est pour mon maître.

(Bas à Elvire.) Observez bien son embarras.

ELVIRE, bas à Frontin.

Ah ! je ris de son embarras.

(haut, regardant Florinville.)

Sans doute, il voudra bien permettre...

FRONTIN, bas à son maître.

Ah ! monsieur, n'y consentez pas.

(bas à Elvire.)

Madame, arrachez moi la lettre.

FLORINVILLE, à part.

Quel contretems ! maudite lettre !

ELVIRE.

Donnez, Frontin.

FRONTIN, bas à son maître.

Mon pauvre maître.

Monsieur, si vous y consentez,
Tout est perdu, la chose est sûre,

ELVIRE.

Allons, Frontin.. Frontin, donnez.

FRONTIN, *las à Elvire.*

Tout va fort bien, je vous assure.

FLORINVILLE, *à part.*

Ah! quelle fâcheuse aventure!

ELVIRE

Mais je connais cette écriture...

C'est de la dame en question.

Permettez-vous que je la lise?

FRONTIN, *à son maître.*

Monsieur, monsieur dites lui : non.

FLORINVILLE, *à part.*

Ah! quelle fâcheuse méprise!

FRONTIN, *à Elvire.*

Voyez son agitation,

Son embarras et sa surprise.

FLORINVILLE.

Cette lettre n'est pas pour moi.

ELVIRE.

Vous me trompez.

FLORINVILLE.

Non, sur ma foi!

ELVIRE.

Comment elle est à votre adresse.

FRONTIN, *à son maître.*

De votre mieux défendez vous;

Allons, calmez votre maîtresse.

(*A Elvire.*)

C'en est assez; retirez-vous.

Je vais porter les derniers coups.

FLORINVILLE.

Cessez cet injuste courroux;

Ne doutez pas de ma tendresse.

ELVIRE, *rendant la lettre.*

Ah! reprenez ce billet doux.

Vous abusez de ma tendresse:

Je ne crois plus à votre amour,

Et loin d'exiger du retour,

Ici, je veux, avant la fin du jour,

Vous faire voir votre aimable maîtresse.

(*Elle sort.*)

S C E N E X I V .
F L O R I N V I L L E , F R O N T I N .

F L O R I N V I L L E .

Ah ! ah ! ah ! ah !

F R O N T I N .

Monsieur , comment pouvez-vous rire ?

F L O R I N V I L L E .

Comment ! tu ne trouves pas plaisant le dépit amoureux de notre aimable veuve , et sa promesse de me faire trouver aujourd'hui avec sa rivale ?

F R O N T I N .

-Oh ! si , ma foi ! ah ! ah ! ah ! c'est très-plaisant. (*d part.*)
Nous n'en rirons pas toujours.

F L O R I N V I L L E , *ouvrant la lettre*

Voyons ce que dit le billet. (*il lit.*)

« Monsieur , j'apprends à l'instant que vous êtes sur le
» point de vous marier : j'ignorais que vous eussiez aucun en-
» gagement , lorsque je vous envoyai mon portrait : je vous
» crois trop délicat pour abuser de ma légèreté et le rete-
» nir ; je vous prie de vouloir bien me le renvoyer. »

Frontin , c'est sans doute à cette maudite Lisette que je dois ce contretems.

F R O N T I N .

Vous vous trompez , monsieur.

F L O R I N V I L L E .

C'est elle , te dis-je , qui a répandu le bruit de mon mariage.

F R O N T I N .

Vous vous trompez , monsieur , je vous le répète ; je sais d'où part le coup.

F L O R I N V I L L E .

Comment ?

F R O N T I N .

Vous avez un rival qui connaît toutes vos démarches , et qui vous nuira si vous n'y prenez garde.

F L O R I N V I L L E .

Son nom ?

F R O N T I N .

Belval.

F L O R I N V I L L E .

Belval ?

F R O N T I N .

Oui, monsieur. Il a su que la femme qu'il adorait vous avait fait remettre un portrait ; aussitôt il a cherché à vous perdre dans son esprit ; lui a conté toutes vos aventures, lui a assuré que votre mariage devait se faire sous peu de jours ; et, pour achever de l'aigrir contre vous, il a parlé du dédit.

F L O R I N V I L L E .

Du dédit ? ah ! Frontin, il me vient une idée.

F R O N T I N .

Chut !... j'entends du monde... c'est M. Belval ; de grâce ne lui parlez de rien.

S C E N E X V .

L E S P R É C É D E N S , B E L V A L .

F L O R I N V I L L E .

Eh bien, mon cher, il paraît que je ne me trompais pas lorsque je vous regardais comme mon rival ?

B E L V A L , *à part.*

Serait-il instruit de mon amour ?

F R O N T I N , *bas à Florinville.*

Voyez comme il reste stupéfait.

F L O R I N V I L L E .

Pourquoi dissimuler ? vous n'avez point à vous plaindre de moi ; je suis un rival généreux : je ne m'offense pas de ce qu'on cherche à m'enlever mes maîtresses ; mais je vous blâme seulement dans le choix que vous avez fait.

B E L V A L .

Trêve, s'il vous plaît, de plaisanterie. Oui, monsieur, je suis votre rival... votre rival préféré.

F R O N T I N , *à part.*

Le quiproquo peut devenir plaisant.

F L O R I N V I L L E .

Vous avez sûrement déjà reçu quelques preuves des succès de votre tendresse ?

B E L V A L.

L'aveu du plus sincère retour.

F L O R I N V I L L E , *tirant le médaillon de sa poche.*

Je pourrais mettre sous vos yeux un gage plus sûr de ma conquête.

B E L V A L , *à part.*

Comment ! serais-je trahi par Lisette ?

F R O N T I N , *bas à Florinville.*

Ah ! monsieur ! un peu d'humanité : ménagez-le.

F L Ó R I N V I L L E .

Auriez-vous envie de le voir ?

B E L V A L , *hésitant.*Monsieur... (*à part.*) Quelle situation !F L O R I N V I L L E , *lui remettant le portrait.*

Je vous demande seulement de la discrétion... Vous allez juger , mon cher rival , de l'amour que vous inspirez.

B E L V A L , *souriant , à la vue du portrait.*

Me trompé-je ?... quoi ! se serait ?

F R O N T I N , *lui désignant Florinville.*

Justement ; vous ne vous trompez pas.

F L O R I N V I L L E .

Eh bien , mon cher ; recevez-vous souvent de semblables cadeaux ?

B E L V A L .

Je n'ai pas assez d'amour-propre pour m'en flatter.

F L O R I N V I L L E

Vous persistez toujours ?

B E L V A L .

Plus que jamais , et sans un dédit...

F L O R I N V I L L E , *à Belval.*

J'en saurai faire un bon usage.

B E L V A L .

Nous verrons.

F L O R I N V I L L E , *donnant le dédit à Frontin.*

Va le porter promptement à ma belle , comme le gage de mon amour. Adieu , mon cher Belval , je vous souhaite beaucoup de bonheur.

B E L V A L

Monsieur , je vous salue.

OPÉRA.

31

FLORINVILLE.

Et toi, cours vite où je t'ai dit, et rapporte-moi, sur-le-champ, la réponse au jardin.

FRONTIN, *donnant le dédit à Belval.*

Tenez, monsieur. (*à son maître.*) Soyez tranquille ; c'est comme si votre commission était faite.

SCÈNE XVI.

FRONTIN, BELVAL.

FINALE.

FRONTIN.

Victoire!... Grace à mon e
Nous tenons enfin le dédit.

BELVAL.

Ah! Frontin! quelle est ma *prise*!

FRONTIN.

Je riais de votre méprise.

ENSEMBLE.

Ne perdons pas en vains discours
Un tems favorable aux amours.

Je vois ^{mon} aimable maîtresse,
votre

Qu'elle partage ^{mon} ivresse!
votre

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ELVIRE, LISETTE.

BELVAL, *donnant le dédit à Elvire.*

Plus d'obstacles à mon bonheur ;
Acceptez l'offre de mon cœur.

ELVIRE

Je partage votre tendresse

FRONTIN, *à Lisette*

Plus d'obstacles à mon bonheur ;
Ah! réponds à ma vive ardeur!

LISETTE, *lui tendant la main.*

Reçois le prix de ton adresse.

S C E N E X V I I E T D E R N I E R E .

LES PRÉCÉDENS., FLORINVILLE, *fredonnant derrière le théâtre.*

F R O N T I N .

J'entends mon maître, sans façon,
Monsieur, rendez-lui sa leçon.

(*Florinville paraît.*)

BELVAL, FRONTIN, *feignant de ne pas voir Florinville.*

Ah ! dans un moment si doux

Je me jette à ^{tes} genoux,
 ^{vos}

Je gémis ;

Je soupire ;

Je frémis ;

Je desire ;

Je

A BELVAL, ELVIRE, LISETTE, A FRONTIN.

Voici ma main.

LES QUATRE, *saignant d'être surpris.*

O ciel !

F L O R I N V I L L E .

Je vous invite

A ne point presser cet hymen.

LES QUATRE, *après un moment.*

Dans ce séjour,

Les intrigues d'amour

Doivent se mener un peu vite.

De vos leçons,

Vous le voyez, chacun profite,

Et bannit toutes les façons.

F L O R I N V I L L E .]

Frontin, ma réponse !

F R O N T I N .

Elle est faite.

F L O R I N V I L L E , *bas à Belval.*

Votre conquête ?

B E L V A L .

Elle est ici.

F L O R I N V I L L E .

Enfin, mon dédit ?

E L V I R E.

Le voici.

F L O R I N V I L L E, à part.

Tout me surprend, et m'inquiète.

V A U D E V I L L E.

E L V I R E.

Pour adoucir votre souci,
 Je veux bien tenir ma parole,
 Et vous faire trouver ici
 L'objet dont votre cœur ras-le.
 Vous le cherchez autour de nous ;
 Votre embarras paraît extrême,
 Devant la glace placez vous,
 Il se présentera lui-même.

B E L V A L.

Pour tromper un sexe enchanteur,
 Monsieur a des loix très-certaines ;
 Mais, malgré son air séducteur,

(montrant Elvire.)

Il perd auprès de vous ses peines :
 Ses conseils ont été suivis,
 Et grâce à ses soins, on m'aime ;
 Il donne d'excellens avis ;
 Que n'en profite-t-il lui-même !

(Elvire et Belval sortent.)

L I S E T T E.

Chacun admiré votre choix,
 Monsieur, quel bonheur est le vôtre !
 Uni sous les plus douces loix,
 Qui voit l'un des époux, voit l'autre :
 Même passion, même bien ;
 Ce que l'un chérit, l'autre l'aime,
 Jamais l'un des deux ne fait rien,
 Que l'autre ne fasse lui-même.

F R O N T I N.

Je vous félicite, à mon tour :
 Vous allez faire un bon ménage ;
 Car je répons de votre amour
 Pour la beauté qui vous engage.
 Constant retour, douce amitié....
 Pour vous, sa tendresse est extrême ;
 Enfin, monsieur, dans sa moitié,
 Va trouver un autre lui-même.

(Lisette et Frontin sortent.)

E

F L O R I N V I L L E , *après un moment de dépit.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Plus d'un céladon , à Paris ,
Par sa faveur nous importune ,
Et par ses propres traits épris ,
N'a pas une bonne fortune ;
Mais moi , je fus , dans tout les tems ,
L'adonis d'un sexe que j'aime ;
Il causa mes égaremens ;
Qu'il soit indulgent.... pour lui-même.

F I N.

